

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[122. Val-Richer Jeudi 6 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

122. Val-Richer Jeudi 6 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Littérature](#), [Relation François-Dorothée](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Réseau social et politique](#), [Vie domestique \(François\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1838-09-06

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Mad. de Meulan est revenue hier de Trouville, à la grande joie des enfants à qui elle a rapporté un panier de coquilles marines.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°159/189-190

Information générales

Langue Français

Cote

- 375, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle),

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
TranscriptionN°122 Jeudi 6 sept. 7 heures

Mad. de Meulan est revenue hier de Trouville, à la grande joie de mes enfants, à qui elle a rapporté un panier de coquilles marines. Quelles vives joies que celles de l'enfance ! Et pour si peu de chose ! Mais rien n'est peu quand tout est nouveau. Du reste j'ai tort aujourd'hui de remarquer les joies de mes enfants. Mad. de Meulan m'a rapporté aussi, à moi trois belles coquilles de l'Inde, péchées dans les eaux de Trouville. Je n'ai pas sauté comme Guillaume ; mais ces trois coquilles m'ont fait plaisir. Depuis que je suis au Val-Richer, J'apprends à reconnaître le plaisir des petites choses, des ornements intérieurs, des jolis confort, des raretés, des collections. Autrefois, je n'y pensais pas du tout. Aujourd'hui je ne sais quel instinct, encore bien obscur, m'avertit que je prépare là l'agrément de mon repos, l'amusement de ma vieillesse. Je ne songe pas encore à chercher ces babioles ; mais quand elles me viennent, elles me plaisent. Je n'ai eu dans ma vie qu'un goût très vif de ce genre, celui des livres. J'en ai beaucoup, et le goût m'avait passé. Il me revient. On vient de m'envoyer d'Angleterre quelques volumes curieux sur l'histoire de leur révolution. Instruction à part, cela m'a charmé. Je vous raconte là mes enfantillages. Je n'en suis pourtant pas au point du Chancelier Séguier qui disait à 83 ans : " C'est bien heureux ; bien des gens ont eu envie de me réduire & personne n'a jamais su comment. Pourtant on l'aurait pu, avec de beaux livres bien reliés. "

Vous m'avez menacé de n'avoir pas de lettre ce matin. J'attends pourtant avec grande impatience votre avis sur le voyage de Baden. Je pense sans cesse à ce qui vous touche. Je donnerai tant pour vous voir sortir de votre mauvaise position et surtout de votre abattement qui est bien pis qu'une mauvaise position. Aucune heure ne se passe certainement dans la journée sans que je me demande comment vous avez passé cette heure-là qu'est-ce qui l'a remplie pour vous, qu'elle était votre disposition intérieure. Vous m'êtes une préoccupation constante. Si j'étais près de vous, ce serait une occupation. Cela vaudrait mieux. Le Duc d'Orléans vient de me répondre d'une manière très aimable. Il est très heureux. Il me parle beaucoup de son bonheur privé, et de la bonne étoile de son père, dont il espère bien hésiter. Je vois que l'Empereur est retrouvé. Cet hiver que le grand Duc va passer en Italie prolongera le séjour de votre mari auprès de lui. Je suis bien aise que ce jeune homme soit mieux. L'intérêt que vous lui portez m'a gagné. Et puis, j'ai envie de voir un Prince doux sur ce trône barbare. Quoique l'histoire de ce monsieur, qu'il a fait brusquement enlever du milieu du parterre pour lui faire couper la barbe, donne la mesure de ce qu'est de, même la douceur dans ce monde là.

10 h.

Si je suivais mon premier mouvement, le mouvement qui me presse, je serais fâché comme je ne l'ai jamais été ; je vous gronderais comme je ne vous ai jamais grondée. Comment ? Je fais sur moi le plus amer effort, vous me demandez depuis quinze jours quelque chose à faire, quelque chose absolument pour sortir d'une situation que vous ne pouvez plus supporter. Je vous indique, malgré moi, en

m'oubliant moi, la seule chose qui me semble offrir quelque chance, puisque toutes les autres sont épuisées ; et vous me dites que je veux me débarrasser de vous ! Ah, Madame! Votre pénétration vous manque. Vous ne me connaissez pas ? Et moi aussi, je ne vous dis pas la moitié, pas la centième partie de ce que je sens. Si je vous le disais en ce moment, je vous affligerais beaucoup, je vous blesserais peut-être. Je ne le ferai pas. J'ai pour vous une pitié immense. Mais je vous aime encore plus que je n'ai pitié de vous. Voilà le mal. J'essaierai de vous plaindre plus que je ne vous aime. Adieu.

Je vous écrirai plus en paix demain. Il y a pourtant au fond de mon cœur, en ce moment même, une vive joie. Non, je ne vous envoie pas à Baden. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 122. Val-Richer Jeudi 6 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-06

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1506>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 6 septembre 1838

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Jeudi 6 Sept. 7 h. m.

Madame de Meulan est revenue hier de Trouville, à la grande joie de mon enfant à qui elle a rapporté un paquet de coquilles marines. Quelle belle joie que celle de l'enfance ! et pour si peu de chose ! Mais bien sûr peu quand tout est nouveau. Du reste j'ai tout aujourd'hui de remarquable joie de mon enfant. Mademoiselle de Meulan m'a rapporté aussi, à moi, trois belles coquilles de l'Inde, péchées dans les eaux de Trouville. Je n'ai pas, toutefois, comme Guizot ; mais ces trois coquilles m'ont fait plaisir. Depuis que je suis au Val d'Arche, j'apprends à connaître le plaisir des belles choses, des personnes intéressantes, des jolies compagnies, des rares, des collections. Autrefois, je n'y pensais pas du tout. Aujourd'hui je me suis quel destiné, encore bien obscur, m'avertit que je prépare la l'agrinement de mon repos, l'amusement de ma vieillesse. Je me lamente par envers à chercher ce, babiloter ; mais quand elles me viennent, elles me placent. Je n'ai dans ma vie qu'un goût très vif de ce genre, celui des livres. J'en ai beaucoup, et le goût m'avait passé. Il me souvient. Je viens de renouer d'Angleterre quelques volumes curieux sur l'histoire de la révolution. Instruction à part, cela m'a charmé. Je vous raconte l'ancien enfantillage. Je n'en suis pourtant pas au point du Chancelier Séguier qui disait à 83 ans :

« C'est bien heureux, bien des fois où tu envie de me déduire de n'importe quoi jamais tu commentes. Pourtant on l'a vu, avec ce beau livre bien rédigé »

Vous m'avez minacé de n'avoir pas de lettre ce matin. Si je
J'attends pourtant avec grande impatience votre avis sur le presser
voyage de Baden. Je pense l'avis assez à ce qui vous touche. Je grande
dommages tants pour vous. Vous sortez de votre mauvaise , faire de
position, et surtout de votre abattement qui est bien plus grande qu'il ne
mauvaise position. Aucune heure ne se passe certainement dans la journée sans que je me demande comment vous
avez passé cette heure là, quelles que soient les causes pour vous, quelle
était votre disposition intérieure. Vous mettez une
préoccupation constante. Si j'étais près de vous, je serais
une occupation. Cela voudrait mieux.

Le duc d'Orléans vient de me répondre d'une manière très aimable. Il est très heureux. Il me parle beaucoup de son bonheur privé et de la bonne étoile de son père, dont il espère bien hériter.

Il vint que l'empereur est retrouvé. Je lisais que le grand duc va passer en Italie prolongera le séjour de votre mari auprès de lui. Je suis bien aise que ce jeune homme soit mieux. L'intérêt que vous lui portez me gagne. Si puis, j'ai envie de voir un Prince doux sur ce trône barbare. Quoique l'histoire de ce monsieur, qu'il a fait brusquement interrompre militaire du partez pour lui faire couper la barbe, donne la mesure de ce qu'il

me, & même la douceur dans ce monde là.

avec

16.

Si je tiendrais mon premier mouvement, le mouvement qui me presse, je serais échec toute je ne l'ai jamais été. Si vous me gronderiez toute je ne vous ai jamais grondées. Comment ? je fais sur moi le plus amer effet, vous me demandez depuis quinze jours quelque chose à faire, quelque chose absolument pour sortir d'une situation que vous ne pouvez plus supporter. Vous indiquez, malgré moi, ce qu'oublierai moi, la seule chose qui me semble offrir quelques chances, puisque toutes les autres sont épuisées, et vous me dites que je vous me débarrasserai de vous ! Ah, Madame ! Votre pénétration vous manque. Vous ne me connaissez pas !

Et moi aussi je ne vous dis pas la moitié, pas la moitié
partie de ce que je vous dis. Si je vous le disais en ce moment, je
vous affligerais beaucoup, je vous blesserais peut-être. Je ne le faisai
pas. J'ai pour vous une pitié immense. Mais je vous aime encore
plus que je n'ai pitié de vous. Voilà le mal. J'essayerai de
vous plaire plus que je ne vous aime.

Adieu. Je vous écrirai plus en paix demain. Il y a pourtant
au fond de mon cœur, en ce moment même, une vive joie. Non,
je ne vous ouvrai pas à Bradon. Adieu.

